

COLLÈGE D'OTTAWA

Vers la fin du mois de juin ont eu lieu à Ottawa les exercices de fin d'année au collège St-Joseph. On sait que cette florissante institution fait suivre à la jeunesse, qui lui demande l'instruction, un cours d'études qui diffèrent beaucoup de celui de nos collèges. Pendant une des séances de fin d'année le Rév. P. Nolin a prononcé un discours dans lequel il explique ce cours d'études et que nous reproduisons ici :

DE L'INSTRUCTION PRATIQUE

MESDAMES ET MESSIEURS,

Parmi toutes les grandes et nobles entreprises auxquelles l'homme, ici-bas, puisse appliquer les ressources de son intelligence et les efforts de sa volonté, l'on peut affirmer sans hésitation qu'il n'en est point de plus noble que l'instruction et l'éducation de la jeunesse. "Qu'y a-t-il de plus grand, demande saint Jean Chrysostome, que de mouler les intelligences et de façonner les mœurs? J'estime de beaucoup supérieur au peintre, au statuaire et à tous les artistes, ajoute-t-il, celui qui sait former l'esprit et le cœur du jeune homme." (Hom., 60, in-18, Mat.) Ah! si Pygmalion, après avoir achevé sa statue de Galatée, s'éprit d'enthousiasme, en contemplant la perfection de son œuvre; si le génie qui conçut l'inimitable plan de la cathédrale de Cologne, consentit de bon cœur à mourir obscur et ignoré, après avoir exprimé des profondeurs de son âme les harmonies de cet ensemble, dont la vue devait frapper d'admiration les âges futurs; si le peintre, en reproduisant sur sa toile les sublimes beautés de la nature, crée des chefs-d'œuvre qui ravissent nos regards et dont la contemplation fait éprouver au spectateur intelligent des jouissances si profondes et si délicates, que devra donc penser de son œuvre l'instituteur de la jeunesse qui ne travaille point simplement le bois, le plâtre, le marbre et les couleurs, mais l'intelligence humaine, sujet vivant et pensant, et capable de coopérer avec l'artiste au grand œuvre de son propre perfectionnement?

Non, mesdames et messieurs, nous le répétons, il ne saurait y avoir d'occupation plus louable, d'entreprise plus noble, que celle d'instruire la jeunesse. Mais l'instruction, pour être vraiment digne de ce nom, pour atteindre le degré d'utilité que la société et les individus ont droit d'en attendre, pour produire ses fruits, en un mot, doit, avant et par-dessus toutes choses, être pratique. Jamais cette grave question n'a été conçue ni envisagée autrement par ceux qui en ont pertinemment écrit. "Quel autre but nous proposons-nous, en enseignant ces enfants" disait Quintilien, "que de les mettre en état de pouvoir un jour se passer d'instituteurs? *Quid aliud agimus docendo eos, quam ne semper docendi sint?*" (Lit., II, c. 5.) Qu'est-ce que l'éducation? demande à son tour un penseur de ce siècle? et il répond: "C'est l'apprentissage de la vie." (V. Cousin.)

I

L'instruction pratique! mesdames et messieurs, voilà deux mots qui ont été de tout temps, et qui sont devenus, de nos jours particulièrement, le sujet de bien des conversations, le thème de bien des écrits, la base de bien des théories, la préoccupation de beaucoup d'intelligences sérieuses, honnêtes, vouées à la recherche de la vérité et au bien-être de la société en général! Bien des idées, par conséquent, ont été émises, bien des systèmes ont été élaborés, dont les uns sont évidemment les fruits de sages et mûres réflexions, les manifestations non équivoques d'un zèle et d'un dévouement bien entendus; mais dont les autres, nous devons en convenir, ne portent point l'empreinte de cette même sagesse, ne sont pas marqués au coin de la même élévation, de la même largeur de vues. Nous ne saurions ici répéter et examiner tout ce qui s'est dit à ce sujet. Mais, entre tous ces systèmes divers, entre toutes ces théories sur l'instruction pratique, il est un système surtout, il est une théorie spéciale qui mérite assurément d'être répudiée par tout homme bien pensant, par tout instituteur éclairé, par tous ceux qui ont à cœur les plus chers intérêts de notre jeunesse. Je veux parler de l'*utilitarisme* exclusif et absolu, envahissant le domaine de l'instruction publique. Etrange doctrine qui maintient que c'est pure perte de temps, de travail et de dépenses que de communiquer à l'enfant d'autres connaissances que celles dont il aura immédiatement et directement besoin pour travailler à faire fortune, ou, comme on dit en termes plus usuels, pour faire de l'argent. Comme si le grand et suprême objectif des efforts de l'intelligence et des aspirations du cœur pouvaient être là; comme si là pouvaient se trouver la base de la stabilité sociale, la source des agréments de la vie humaine, le principe fécondant des découvertes et des progrès destinés à améliorer, dans la mesure des bornes fixées par la divine providence, la condition de l'humanité en ce

monde. Ah! je le sais, mesdames et messieurs, et je ne veux pas en disconvenir, il est permis de tendre, par tous les moyens légitimes, à l'acquisition ou à l'accroissement d'une fortune honorable. Je le sais, de nos jours surtout, il est devenu exceptionnellement difficile de rien faire de considérable dans l'ordre matériel, sans avoir à sa disposition des capitaux. Je le sais, de toutes parts aujourd'hui l'on crie: De l'argent, de l'argent, donnez-nous de l'argent, et, plus heureux qu'Archimède, nous aurons un point d'appui pour soulever la terre! Déjà, au siècle dernier, l'on parlait plus hardiment encore:

L'argent! l'argent! l'argent! sans lui tout est stérile;
La vertu sans argent est un meuble inutile.

(VOLTAIRE.)

L'on ne s'exprimait pas autrement au temps de Louis XIV:

On n'entraît point chez nous sans graisser le marteau;
Point d'argent, point de suisse: et ma porte était close.

(RACINE.)

Horace, lui aussi disait: *Ocires, cives, querrendu pecunia primum est. Vistus post, numerus*, (Lib. I, Ép. I, v. 53). Et le proverbe grec affirme expressément que l'on peut ouvrir toutes les portes, même celles de l'enfer: *Chrusos d'anoiqei panta, l'aïdou pulas*. A moins de m'exposer à me voir frapper d'anathème, je ne saurais prétendre que ce cri de tous les temps et de tous les lieux n'est pas un cri devenu, pour ainsi dire, naturel à l'homme vivant en société.

Mais nous n'en sommes pas, pour cela, moins autorisés à maintenir notre dire et à affirmer sans ambages que le but suprême, ou même principal de l'instruction, ne peut pas être exclusivement de communiquer au jeune homme les seules connaissances qui le mettront immédiatement en état de faire fortune. Il nous serait facile de démontrer combien cet *utilitarisme* entend mal ses propres intérêts, combien peu il se met en état d'atteindre le propre but qu'il se propose, dans quelle impuissance il laisse le jeune homme, même relativement à la question de la richesse, ce qui pourtant est le seul objet qu'il a en vue, et combien peu, surtout, il procure à ce jeune homme les moyens de faire un prudent, un utile et agréable ouvrage de la fortune une fois acquise. Mais je me hâte d'entrer dans le vif du sujet qui doit nous occuper, et de vous faire part de quelques réflexions sur ce que nous entendons par l'instruction pratique.

II

Qu'est-ce donc, mesdames et messieurs, qui rendra le jeune homme vraiment instruit? Qu'est-ce qui le mettra en état, quand une fois il aura pris place dans les rangs de la société, de faire face à toutes les éventualités de la vie, d'aller droit son chemin, sans hésiter ni osciller, d'avoir de la hardiesse et de l'esprit d'initiative dans toutes les entreprises dont l'administration et le succès seront confiés à ses soins, de voir clair et de marcher ferme dans les sections parfois sombres et glissantes du devoir et des rapports sociaux? de se préparer à mener sur cette terre une existence utile, agréable, digne d'un être intelligent et destiné à vivre en société? Qu'est-ce, enfin, qui permettra au jeune homme de recevoir une instruction pratique dans toute la vérité du mot? Deux choses, selon nous, y doivent contribuer: savoir, premièrement, un choix judicieux des matières enseignées, et, secondement, la manière de les enseigner.

Que convient-il donc d'enseigner à la jeunesse? A propos de cette question de la plus haute importance, deux partis sont aux prises, et dans une lutte âpre et prolongée, se disputent le terrain. Les succès, jusqu'à ce jour, n'ont été décisifs pour aucun de ces deux partis; la victoire, suivant les lieux et les circonstances, a penché tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Et quelles sont donc les vues si opposées qui ont été cause de cette longue et chaude lutte? Les voici: Les uns, tenant à tout prix au système suivi, particulièrement depuis la Renaissance, dans la plupart des collèges classiques du monde civilisé, n'en voulant démordre pour aucune considération, quelle qu'elle pût être, faisant délibérément exclusion de toutes les circonstances extérieures qui, depuis un siècle surtout, ont si profondément modifié l'état de la société, apparemment décidés et résolus à ne tenir aucun compte des tendances nouvelles et des nouveaux besoins qu'ont enfantés et développés ses modifications de l'état social, voulaient s'en tenir à l'antique programme qui ne comprenait guère autre chose que l'étude du français, du grec et du latin, avec une légère teinte de rudiments scientifiques et une philosophie toute théorique, sans applications aux erreurs modernes, aux périls nouveaux, aux systèmes du jour. Les autres, partisans outrés de cet *utilitarisme* dont nous parlions tout à l'heure, ne songeant qu'à mettre la jeunesse en état d'entrer de plein pied dans ce qu'on est convenu d'appeler le progrès moderne, ne songeant qu'à lui apprendre l'art de devenir riche en peu de temps, regardant, conséquemment, comme un hors-d'œuvre, tout ce qui ne se rapporte pas directement à cette fin, voulant, d'un coup d'épaule, renverser tout l'ancien édifice, jeter par-dessus bord tout ce qui, de sa nature, ne tend qu'à orner l'intelligence, à adoucir les mœurs, à polir l'homme en un mot, et ceux-là unissaient leurs voix

pour répéter bien haut ce cri échappé jadis à quelque écolier paresseux:

"Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?"

De ces luttes engagées entre ces deux partis, que résultera-t-il, mesdames et messieurs? Fondés sur l'expérience du passé, nous pouvons le prévoir jusqu'à un certain point. Il résultera ce qui résulte ordinairement de ces sortes de divergences où une somme de vérité et de bon sens, en même temps aussi que des vues et des prétentions exagérées, existent de part et d'autre; il résultera ce qui a résulté des luttes si acharnées que se sont livrées les *Classiques* et les *Romantiques*, ce qui a résulté des luttes que se sont livrées les partisans et les adversaires des auteurs païens dans nos maisons d'éducation. C'est-à-dire que du "choc des cailloux jaillira l'étincelle," et que le public éclairé comprendra enfin de compte que l'instruction pratique doit embrasser, dans son programme, la littérature et les sciences, comprendra que les deux, comme on l'a dit avec raison, loin d'être des ennemies irréconciliables, sont bien plutôt des sœurs "s'aimant d'amour tendre," se prêtant un mutuel appui et se communiquant réciproquement un surcroît de forces et de grâces. Voilà ce que, nous osons le prédire, on finira par comprendre, et alors l'on fera des deux un heureux mélange, un tempérament destiné à satisfaire tous les goûts, à répondre à tous les besoins. Et nous ajouterons que ceux-là nous paraissent le mieux se mettre en harmonie avec les exigences actuelles de la société qui travaillent dès maintenant à opérer cette transformation désirable dans l'enseignement. Que ceux-là nous paraissent avoir le mieux compris la question, et devoir le plus efficacement combler toute lacune en matière d'instruction qui n'excluent ni la littérature ni les sciences, mais qui s'efforcent, dans leur programme d'études, de les embrasser toutes deux, de les enter, de les greffer l'une sur l'autre, pour leur faire produire en commun des fruits plus savoureux, plus sains et plus fortifiants.

(La fin au prochain numéro.)

EXPRESSIONS À NOTER

En parlant d'un corps de musique, peut-on le désigner par les mots bande ou band? M. Blain de Saint-Aubin, dans *L'Opinion Publique* du 22, affirme carrément, trop carrément peut-être, que le mot bande est l'expression voulue, "n'en déplaît aux puristes."

Je ne suis pas un "puriste," mais, n'en déplaît à M. Blain, je trouve son affirmation très contestable. Il s'appuie sur Molière, "et Molière savait le français." Que le grand poète comique sût parfaitement le français est admis par tout le monde; mais en même temps tout le monde avouera que beaucoup d'expressions, de mots employés par lui, ont vu changer ou altérer leur signification, et ne sont plus employés aujourd'hui. Dans bien des cas, et à cause de ces changements, de ces altérations, l'autorité de Molière n'est pas très solide. De son temps, et sous sa plume, l'expression "bande de musique" a pu être très correcte, mais elle le serait moins aujourd'hui, car ce mot bande ne s'emploie qu'en mauvaise part. Ainsi, l'on dira une *bande de vauriens*, une *bande de brigands*; jamais une *bande de sénateurs*, de *magistrats*. M. Blain lui-même ne voudrait pas écrire: les membres du clergé sont allés par *bandes de quatre* féliciter Sa Grandeur l'évêque d'Ottawa. Il sentirait que cette expression serait inconvenante. En parlant de soldats braves et bien disciplinés, on ne dira pas: ces bandes d'hommes courageux ont vaincu l'ennemi, tandis qu'on pourra dire, en parlant de soldats lâches et maraudeurs: ces *bandes de pillards* semaient la terreur chez tous les fermiers.

Même pour désigner une réunion d'animaux de même espèce, le mot bande veut que l'on fasse attention aux qualités bonnes ou mauvaises de ces animaux, car les uns sont considérés comme étant plus nobles que les autres. Si je ne puis pas dire une bande de moutons, je dirai fort bien une bande de loups.

M. Blain est de la patrie de Molière: il n'ignore donc pas que le mot bande, en France, ne s'emploie jamais, aujourd'hui, pour désigner un corps de musique instrumentale, ni dans la conversation, ni dans la presse; nulle part. Les mots usités sont: fanfare, corps de musique, musique. La fanfare du 8e chasseurs à pied, le corps de musique de Paulus, la musique du 10e de ligne faisaient l'admiration des artistes. Un colonel donnant ses ordres dira: le régiment ira manœuvrer demain, musique en tête. Dira-t-il *bande en tête*? Jamais.

Allons! M. Blain, si vous pensez que les musiciens aient encore quelque droit à l'estime du public, ne poussez pas ce bon public à se servir envers eux d'expressions qui les feraient tous passer pour des drôles.

Simple apprenti musicien, élève en clarinette, accepté dans un corps de musique, je me crois un honnête homme, et il ne me convient pas du tout de me voir assimilé par un seul mot aux brigands, aux maraudeurs, aux loups, en un mot, traité de canaille. Sur la question actuelle, vous avez tort, malgré Molière. Si j'étais convaincu que vous eussiez raison, j'irais de suite jeter ma clarinette à la rivière.

LA-MI.